

Eusèbe (in *Oratione Constantini*) et par saint Augustin (*C. D.*, XVIII, 25). Il est tout chrétien, et se placerait entre Domitien et Hadrien (?).

VI. Première partie du livre VIII (v. I, 216), œuvre d'un chrétien né Juif, imbu de la doctrine des millénaires. Écrit sous Antonin, ce fragment donne toute la série des empereurs, y compris Antonin et ses deux fils adoptifs; il fixe la chute de Rome à l'an 948 de sa fondation (195 de l'ère vulgaire); il est cité par Lactance (*De ira Dei*, 25; *Div. inst.*, IV, 16, 24).

VII. Livre V, œuvre d'un chrétien Juif d'origine et surtout d'idées, écrit en Égypte après l'adoption d'Antonin et avant la mort de Verus (entre 159 et 168), donne une liste des empereurs pareille à celle du précédent. Cité par Lactance, IV, 20; VII, 15, 16, 18, 24. Vespasien y est appelé *Εὐσεβέων ὀλετήρ* (destructeur des saints), v. 36.

VIII. Troisième partie (v. 295-489) du livre III, œuvre d'un Juif chrétien d'Égypte, contemporain de l'auteur précédent, et d'un esprit très-analogue. Cité par Tertullien (*De pallio*, 2), et par Lact. (*De ira Dei*, D. I., I, 16, VII, 15).

IX. Livres VI et VII, se faisant suite, écrits, vers 254, par un chrétien ébionite. Cités par Lactance, IV, 15; VII, 16.

X. Livres I et II, écrits vers le temps de Dèce par un chrétien hostile aux Juifs et imbu des idées origénistes. — Nombreuses imitations d'Homère, d'Hésiode, de Théognis et de Phocylide. La sibylle auteur de ces livres serait une des belles-filles de Noé. Elle raconte ses fautes et son repentir.

XI. Première partie (v. 1-96) et épilogue du troisième livre. — Même origine.

XII. Livres XI, XII, XIII et XIV, écrits par un Juif chrétien d'Alexandrie vers l'an 268.

Sans doute, ces indications sont en partie conjecturales; cependant celles qui sont relatives à la doctrine de l'auteur ressortent assez clairement du texte de son écrit. Quant au lieu de sa résidence, on peut le conclure, avec assez de probabilité, du plus ou moins d'importance qu'il donne aux événements qui touchent

tel ou tel pays. Pour les dates, il est de la nature des écrits de ce genre de trahir d'une manière assez certaine l'époque où ils ont été faits. Tant qu'il s'agit de prédire le passé, l'auteur le fait à coup sûr, et ses indications se trouvent d'accord avec les données historiques. Mais, quand il s'agit de l'avenir, l'auteur va au hasard et, dans les livres sibyllins, il ne manque jamais de faire finir le monde immédiatement après lui. Il est donc aisé de trouver le point d'intersection entre le passé et l'avenir, et de reconnaître quel est le temps où l'auteur a écrit. La même règle a pu s'appliquer de notre temps à la prétendue prophétie d'Orval et à d'autres d'une valeur bien moindre que ne le sont les œuvres des sibyllistes chrétiens.

Je suis ici les indications de M. Alexandre, comme étant les plus récentes et les plus complètes. On peut consulter, du reste :

Thorlacius. — *Libri Sibyllistarum veteris Ecclesiae crisi subiecti*. Hafniæ (Copenhague), 1815.

Conspectus doctrinae christianae qualis in sibyllistarum libris continetur. Ibid., 1816. (réimprimé dans Munter., *Miscellanea Havn. theologic. et philos.*, t. I (1816).

Bleek. — *Sur l'origine et la collection des traités sibyllins (Ueber die Entstehung, etc.)*, dans l'écrit théologique publié par Schleiermacher, etc.

Friedlieb. — (*Die Weissagungen, etc.*) *Les prophéties des livres sibyllins*, avec le texte grec et allemand. Leipsig, Weigel, 1852.

VI

DU DIALOGUE INTITULÉ PHILOPATRIS

(V. tome II, p. 287)

J'ai indiqué les difficultés qui existent au sujet de la date à attribuer à cet ouvrage mis à tort sous le nom de Lucien. Sans discuter davantage sur son origine, il me paraît à propos de faire

connaître, par une courte analyse, ce dialogue, littérairement médiocre, mais qui indique chez son auteur un point de vue de transaction et de tolérance où rarement un païen s'est placé.

Dans ce dialogue, Critias est sur la place publique, inquiet, agité, pâle, se promenant à grands pas. Son ami Triéphon l'aborde et lui demande la cause de ce trouble. Critias répond qu'il vient d'entendre des choses si étranges, qu'il en est encore étourdi et prêt à devenir pierre comme Niobé. — Et quelles sont donc ces merveilles? Ne serais-tu pas sous l'empire de quelque charme qui serait prêt à son tour à agir sur moi? — Non, rien de pareil ne t'arrivera; ainsi Jupiter me soit en aide! — Tu me fais peur en jurant par Jupiter. Ne sais-tu pas qui est ton Jupiter? — Puis une raillerie de Jupiter, telle que pouvait la faire un chrétien, telle aussi que les philosophes païens ne se gênaient pas pour la faire. — Par qui veux-tu donc que je jure? par Apollon? — Apollon n'est pas mieux traité. Tous les dieux du paganisme viennent à la suite, proposés comme garants du serment par Critias, raillés et repoussés par Triéphon, sans que Critias y trouve à redire. — Qui invoquerai-je donc à l'appui de mon serment? — Triéphon lui répond :

Le Dieu qui règne aux cieux, le Dieu grand, immortel.

« Fils du Père, Esprit procédant du Père, trois d'un et un de trois. C'est là Zên, c'est le Dieu. »

Le païen Critias se raille de ce serment arithmétique, dit-il, qu'on lui propose, et demande si cela a quelque rapport avec les nombres de Pythagore. — Ne parle pas, dit Triéphon, des choses d'au-dessous de ce monde, ni des choses qui doivent être couvertes par le silence¹. Nous ne sommes pas ici pour mesurer les pas des insectes. Je vais t'apprendre ce que c'est que le tout, ce qui a été avant toutes choses, et quelle est l'économie de ce monde. Il m'est arrivé, il y a peu de temps, la même chose qu'à toi; lorsque j'ai rencontré ce Galiléen chauve, au nez aquilin, qui s'est élevé dans les airs jusqu'au troisième ciel (saint Paul), qui a appris là la plus belle de toutes les doctrines, qui nous a

¹ Formule païenne. *Στγα τὰ νεφέη και τὰ αινῆς ἄστια*. Lehmann croit ce vers imité d'Euripide.

renouvelés par l'eau, qui nous a fait marcher sur les traces des bienheureux, et nous a rachetés de la région des impies. Et je ferai de toi, si tu m'écoutes, un homme véritablement homme.»

Et sur une réponse approbative de Critias, Triéphon rappelle ces vers d'Aristophane :

D'abord fut le chaos, la nuit, l'abîme sombre,
La terre n'était pas, ni les airs, ni les cieux.

« Mais il y avait, ajoute-t-il, la lumière incorruptible, invisible, incompréhensible, celle qui dissipa ces ténèbres, et mit fin à ce désordre, par une seule parole qu'elle prononça. Ainsi que le Bègue¹ (Moïse) le disait autrefois, elle affermit la terre sur les eaux, elle déploya les cieux, elle forma les étoiles fixes, et régla le cours de ces astres que tu adores comme des dieux. Elle orna la terre de fleurs, et elle amena l'homme du néant à l'être². Et ce Dieu est dans le ciel, contemplant les justes et les méchants, inscrivant sur des livres toutes leurs actions. Et il rétribuera chacun selon ses œuvres au jour qu'il a marqué...

— Mais, dit grossièrement Critias, il y a donc bien des scribes au ciel pour écrire tout ce qui se passe sur la terre? — Parle mieux, ô Critias, et n'abaisse pas par ce langage vulgaire la majesté du Dieu qui nous protège. Sois notre catéchumène et laisse-moi te persuader, si tu veux vivre éternellement. Car si Dieu a étendu le ciel comme une peau³, s'il a affermi la terre sur les eaux, s'il a formé les étoiles, s'il a tiré l'homme du néant et l'a produit au jour, faut-il s'étonner que toutes nos actions soient écrites devant lui? Si tu t'étais bâti une petite maison, et si tu y avais rassemblé quelques esclaves, hommes et femmes, rien de ce qu'ils y feraient, si petit et si ordinaire que ce fût, n'échapperait à tes yeux. Et tu ne comprends pas que celui qui a tout créé, Dieu, puisse promptement et facilement reconnaître et garder dans son souvenir chacune de nos actions et de nos pensées..... » Cette expression de la vérité chrétienne frappe

¹ Le Bègue, Βραδύγλωστος, V. *Exod.*, iv, 10.

² Imité du psaume XXIII, 2; d'Isaïe, XLIV, 24; de saint Paul, *Hebr.*, xi, 3; II *Thess.*, I, 6.; *Actes*, xvii, 24; de l'*Apocalypse*, xx, 12.

³ Voy. *Psaum.*, ci, 25, ch. 3 et s.; *Hebr.*, I, 10-12.

Critias : « Tu dis parfaitement bien, ô Triéphion; il m'arrive l'opposé de ce qui arriva à Niobé, de statue je deviens homme. Je suis prêt à jurer par ton Dieu. »

Critias alors raconte l'aventure qui le préoccupe. Il s'est trouvé sur la place au milieu d'une foule rassemblée autour de certains devins ou interprètes de songes. Ces hommes promettaient au pauvre des richesses, au débiteur le paiement de toutes ses dettes, à tous un miraculeux libérateur qui couvrirait d'or leur chemin. Cesont ici les mille spéculateurs sur la crédulité païenne qui mettaient leurs sciences occultes au service des appétits vulgaires du public. Las de ces sottises, Critias allait se retirer, lorsqu'un homme, le prenant pour un de ses affidés, le tire par son manteau et lui propose de le mener chez un prétendu devin dont il connaît, dit-il, tous les mystères.

Critias suit donc son guide, et, dans un galetas, au haut d'un escalier tortueux, il voit plusieurs hommes pâles, défaits, le front penché vers la terre. Ces hommes sont des chrétiens, mais des chrétiens, selon l'auteur, ennemis du genre humain, se réjouissant de ses malheurs, lui pronostiquant des catastrophes qu'ils appellent de tous leurs vœux. « Qui es-tu? disent-ils à Critias; car à ton aspect tu nous semble un Chrest (un chrétien). Comment va le monde? as-tu quelque malheur à nous annoncer pour nous réjouir? — Misérables, s'écrie-t-il, je crois bien qu'ici il y a bien peu de *Chrests* (hommes de bien); mais le monde va bien et continuera de bien aller.— Il n'en est pas ainsi, répondent-ils : la cité est grosse de malheurs! » Et ces prophètes sinistres se mettent à lui prédire des révolutions, des troubles, des séditions, des victoires de l'ennemi. C'est en jeûnant dix jours durant, en passant des nuits à chanter des hymnes, qu'ils ont obtenu toutes ces révélations. « Que tous ces maux retombent sur votre tête! leur dit Critias, malheureux qui maudissez ainsi votre patrie! Et alors, dit-il à Triéphion, ils ont ajouté une parole que je te dirai, si tu le veux, et qui m'a rendu muet comme une statue, jusqu'à ce que tes sages discours m'aient rendu la vie et m'aient fait redevenir homme. »

Ici Triéphion lui impose silence, et, au moment où tous deux,

frappés de ces sinistres présages, voudraient les oublier, un courrier passe. Comme pour démentir ces prophéties de malheur, ce courrier apporte la nouvelle de victoires remportées sur la Perse, de la prise de Suze, etc.; et tous deux ensemble, le païen Critias et le chrétien Triéphion, adorant le Dieu inconnu d'Athènes, lèvent les mains au ciel et lui rendent grâce.

La pensée de l'auteur est assez claire. Il est païen; mais il y a des chrétiens qu'il attaque et d'autres avec lesquels il est disposé à s'entendre.

Ceux qu'il attaque, ces prophètes de malheur, dont il vient de parler, est-ce l'Église en général, ou seulement certains chrétiens? Nous avons assez dit quelle était, surtout chez les chrétiens d'origine juive, la tendance à propager les prophéties sinistres; les livres sibyllins en sont la preuve. Nous avons montré la même tendance, avec un caractère plus enthousiaste et plus sombre, chez les montanistes. Sont-ce ceux-ci que l'auteur attaque? s'en prend-il à des visions apocryphes comme celles du faux Esdras, ou, au contraire, à des révélations inspirées d'en haut et acceptées par toutes les Églises chrétiennes comme celle de saint Jean? On sent qu'il est impossible de le dire; mais ce qui me paraît certain d'abord, c'est que l'auteur connaît le christianisme; l'usage qu'il fait du langage de l'Écriture, l'emploi de plusieurs expressions chrétiennes, telles que celle de *catéchumène*; la description qu'il fait de la personne de saint Paul, semblable à celle qu'en donnent les écrivains ecclésiastiques, en sont la preuve. Ce qui me paraît certain encore, c'est que l'auteur de ce dialogue, sans être entièrement converti, rendait hommage à la grandeur du dogme chrétien; qu'une sorte de déisme philosophique l'avait facilement débarrassé du fatras discrédité de la mythologie, et l'avait conduit à contempler avec une certaine admiration l'idée que les Livres saints donnent de Dieu.

Ainsi le chrétien Triéphion, ce baptisé, ce disciple de saint Paul (malgré un anachronisme évident), n'est pas, dans ce dialogue, un objet de satire. Il y a bien quelques railleries contre lui, superficielles et passagères. Il fallait bien, dit le savant Lehmann,

dans son édition de Lucien, qu'il y eût quelques traits dirigés contre le christianisme, afin que l'auteur ne passât pas pour chrétien. Mais, du reste, le langage de Triéphon est grave, son expression élevée, sa parole développée, comme l'est dans un dialogue celle des personnages que l'auteur aime à faire parler. Critias raille et se débat un peu, il ne combat pourtant pas en face, et il finit bientôt par se rendre. Le nom de Chrest au lieu de Christ, le surnom qui désigne Moïse, l'allusion à la figure de saint Paul sont moins des railleries que des expressions et des souvenirs populaires, qui attestent, par leur incorrection même ou leur vulgarité, la notoriété, pour ainsi dire vulgaire, du christianisme; il fallait, pour ainsi dire, que le portrait de saint Paul courût les rues. L'auteur est donc passablement réconcilié avec le christianisme; mais une chose l'effarouche: les prédictions sinistres ne lui vont point; les chrétiens, ou certains chrétiens lui semblent trop sinistres, trop peu amis de la chose publique. Aussi quand il rencontre ou quand il forge dans son imagination un chrétien comme Triéphon, un chrétien *ami de son pays* (*φιλόπατρις*) qui, après lui avoir enseigné la magnifique théodicée des Livres saints et avoir répondu à ses faibles objections, s'accorde avec lui pour blâmer ceux qu'il appelle des visionnaires; alors il l'embrasse; il fait bon marché de ses dieux de pierre et de bois; il reconnaît que Triéphon l'a fait, de pierre, redevenir homme, tandis que les visionnaires (montanistes ou autres) l'avaient fait, d'homme, devenir pierre. Enfin, n'ayant pas de serment et d'invocation commune avec Triéphon, il cherche une divinité qu'ils puissent invoquer l'un et l'autre, et il trouve l'Inconnu d'Athènes, ce Dieu que, d'un côté, les Athéniens adorent et que, de l'autre, saint Paul a déclaré identique au vrai Dieu (*Act. xvii, 23*). Il y a là évidemment une pensée de transaction et de tolérance, sinon vis-à-vis de tous les chrétiens, au moins vis-à-vis d'un certain nombre de chrétiens.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE SIXIÈME

MARC AURÈLE (161-180)

CHAPITRE PREMIER. — CARACTÈRE ET PHILOSOPHIE DE MARC AURÈLE.

Avènement de Marc Aurèle; son association avec Lucius Verus.	1
Caractère de Verus.	5
Enfance et éducation de Marc Aurèle.	5
Ses <i>Pensées</i>	5
Sa sincérité et sa reconnaissance.	6
Son indifférence à la gloire.	7
Son caractère affectueux.	8
Sa tendresse pour sa famille et pour Fronton.	9
Bienveillance envers les hommes en général.	11
Bienfaisance. — Support. — Pardon.	15
La vertu vient d'en haut.	15
Penser à sa dernière heure.	15
Manque de doctrine philosophique chez Marc Aurèle.	16
Ses divers maîtres, ses hésitations.	17
L'âme universelle, ou l'atomisme?	18
Cette incertitude dogmatique ruine la base de sa morale.	19
Quelle est sa pensée sur l'immortalité de l'âme?	21
Sur le suicide?	22
Ses superstitions.	22
Contradictions et faiblesses de l'esprit de Marc Aurèle, funestes à son empire.	25

CHAPITRE II. — MARC AURÈLE ET VERUS (161-169.)

Calamités; guerres (162).	27
L'empire était déshabitué de la guerre.	27
Elle éclate en Bretagne, sur le Rhin, en Orient.	28
Verus part pour l'Orient.	29